

retirai vivement, et ne pus réprimer un mouvement d'horreur, comme si j'avais touché un cadavre. En ce moment, j'entendis sonner onze heures à ma paroisse. — "Excusez-moi, dis-je avec une sorte d'affectation, il faut que je vous quitte pour aller à la grand'messe." Et je sortis précipitamment.

J'eus peine à pénétrer dans l'église, dont la foule à flot assiégeait les portes. Je n'ai pas, je l'avoue, dans la maison du Seigneur la dévote audace de ces faibles femmes, de ces tremblantes jeunes filles que l'on voit fendre intrépidement l'affluence la plus compacte, écartant les chaises, bousculant les gens jusqu'à ce qu'elle soient parvenues à appuyer mollement leur genoux timides sur leur prie-Dieu de velours. Je préfère la place où je dérange le moins, où je suis le moins dérangé. Je me blottis donc au fond d'une chapelle latérale, adossé contre la muraille, à l'abri des piétinements. La vaste enceinte était pleine de fidèles. L'or des vases sacrés, la flamme des cierges, les ornements des officiants étincelaient sur l'autel, parmi les oranges, les myrtes, les lauriers roses, tous les tributs des serres et des jardins ; une légion de prêtres et de lévites garnissait les stalles du chœur ; au milieu, cinquante musiciens exécutaient les chefs-d'œuvre de Mozart et de Pergolèse ; l'orgue répondait de sa voix puissante, emplissant les nefs de ses majestueux accords, et la prière montait avec les flots d'harmonie et de parfums vers ces voûtes épaisses qu'elle perce si aisément pour s'élever jusqu'au ciel. Puis, le saint sacrifice achevé, il se faisait dans toute l'église un religieux silence, au signal d'une humble sonnette agitée par un enfant, et l'on n'entendait plus que la voix grêle d'un vieillard bénissant trois mille têtes inclinées au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Aussitôt une musique militaire, muette jusqu'à lors, éclatait en transports d'allégresse ; tout le chœur s'ébranlait, le dais de brocart aux brillants panaches se soulevait, et l'ostensoir d'or faisait le tour de l'église dans un nuage d'encens, sous une pluie de fleurs.

Je pensais bien encore à la simple fête de village, mais je sentais, en même temps, aux émotions de mon cœur, que les grandes cérémonies, les magnificences du culte, ont aussi leur poésie, qu'elles relèvent l'âme paresseuse qu'elles l'excitent à la vive adoration de celui qui est à la fois le Dieu des chaumières et celui des trônes, et dont le berceau reçut les somptueux présents des Mages de l'Orient, aussi bien que les hommages des bergers : précieux enseignement qui répondait à l'avance aux déclamations des sophistes, qui concilie merveilleusement les inégalités sociales avec l'égalité devant Dieu, et qui condamne à la fois l'orgueil des grands et la jalousie des petits. Je m'abîmai dans la profondeur de ces méditations ; puis je songai tristement à tant de malheureux qui ont perdu la foi de leur enfance, pour qui ce beau jour ni différait pas des autres jours ; et insensiblement l'image de mon pauvre voisin Rigaud se représenta d'une manière distincte à ma pensée.

Que faisait-il, pendant que d'un bout à l'autre tous les cœurs chrétiens s'unissaient dans un même acte d'adoration et d'amour ? Sans doute il se livrait à la contemplation de quelque chétif insecte, et son âme desséchée ne savait même pas lire dans la nature la gloire de son auteur. Jo me reprochai de l'avoir quitté si brusquement ; je me demandai

si je n'avais pas une mission à remplir auprès de lui. Il me semblait que j'avais contracté une dette de reconnaissance envers lui ; qu'en échange des soins qui avaient peut-être préservé ma vie, je lui devais tous mes efforts pour lui rendre une vie d'un prix bien plus élevé qui l'avait abandonné. Mais comment entrer en matière ? n'avais-je pas à craindre de l'irriter ? Que dire à un homme beaucoup plus âgé, et évidemment beaucoup plus instruit que moi ? Et n'y aurait-il pas outreuidance à entreprendre de discuter avec lui.

J'agitai mes pensées dans mon esprit le reste de la journée ; je dinai de bonne heure, et rentrant aussitôt après, je frappai droit à la porte de mon voisin Rigaud, ne sachant pas encore ce que j'allais lui dire. Nous étions vis-à-vis l'un de l'autre dans une position singulière. Il me croyait fou, je ne le trouvais pas moins déraisonnable ; il plaignait l'état de mon cerveau, je plaignais celui de son âme, et tous deux animés des mêmes sentiments d'une mutuelle bienveillance, nous désirions réciproquement nous guérir. L'idée me vint tout à coup de lui en faire l'observation.

"Avouez, lui dis-je en souriant, que la situation est étrange. Ce matin je vous ai paru atteint de vestiges, d'exaltation, d'hallucinations, et autres mots polis qui signifient en bon français que vous me croyez fou, n'est-il pas vrai ? Je prétends que vous vous trompez, et que je n'ai jamais été plus raisonnable, ce qui ne prouve encore rien, car tous les pensionnaires de Charenton en prétendent autant. Mais je veux conserver pour quelque temps les bénéfices de votre erreur, et je vous demande de me permettre de dire toutes les folies qui me passeront par la tête.

— Je vous écoute, répondit avec un flegme doctoral mon voisin Rigaud, bien confirmé par ce début dans l'opinion qu'il s'était formée de mon état mental.

— Eh bien ! repris-je, sachez que j'éprouve précisément à votre égard la même impression que je vous ai fait éprouver : je vous crois l'esprit malade : je pense être sage ; je voudrais vous guérir et devenir, comme dans certaine fable de La Fontaine, le fou qui vend la sagesse. Lequel de nous deux se trompe ? Et comment me démontrerez-vous que c'est moi ? Qui vous garantit seulement la réalité de ma présence ici, des paroles que je prononce, de ma personnalité même ? Qui vous répond que vous vieilliez, que tout ce que vous croyez voir et faire n'est pas un songe, *agri somnia* ? Je vous défie de me le prouver.

Rien ne se prouve en ce monde, dit mon interlocuteur en hochant la tête ; tout est matière à discussion et à controverse, sans que l'esprit humain puisse jamais se flatter de posséder une certitude. Voilà pourquoi je hais les spéculations métaphysiques, pourquoi j'évite la société des hommes et n'ai trouvé de repos que dans l'observation solitaire des phénomènes de la nature. Ici, du moins, le doute ne peut m'atteindre : tout est positif, rigoureux, palpable ; des instruments d'une précision mathématique rectifient les erreurs de mes organes ou suppléent à leur insuffisance, et le microscope me révèle ce qui échappe à ma vue. Et après tout, s'il m'abuse, je n'ai personne pour m'ôter cette dernière illusion.

— Je prétends vous l'enlever ! m'écriai-je. Vous n'êtes pas plus certain des réalités physiques que des vérités morales ; car c'est la même intelligen-